

FILMS, PARCOURS, TRANSMISSION, BILAN

Angèle Diabang, un regard TGP sur le cinéma



La cinéaste sénégalaise Angèle Diabang a décrypté avec l'œil du professionnel et de la critique l'écosystème du 7e Art. Dans cet entretien accordé à « L'As », la réalisatrice d'une si longue lettre, sorti à Dakar le 04 juillet 2025, indique avoir voulu faire un film simple, clair et accessible. La sortie du film en France est prévue normalement en mars ou avril. Angèle Diabang estime qu'il faut repenser le cinéma en pensant d'abord aux publics. Plus le public est engagé, plus le financement devient accessible et plus l'industrie se développe. Les politiques culturelles cinématographiques comme le FOPICA sont, dit-elle, un modèle à saluer, même s'il reste les défis : trop de taxes, pas assez de financements.

Vous avez adapté au cinéma «Une si longue lettre», de Mariama Bâ. Comment se porte le film ?

Le film se porte très bien. Il a rencontré un public qui l'attendait vraiment. Pendant toute la période de fabrication, on me demandait régulièrement des nouvelles du projet, et cette attente s'est confirmée à la sortie. L'accueil a été très chaleureux, au Sénégal et dans la sous-région. On sent que le public s'est approprié le film, qu'il le regarde, en parle, le débat... et c'est extrêmement précieux. Merci à tous pour leur soutien.

Combien de personnes ont vu le film au Sénégal et dans les 15 pays de la sous-région ?

(Rires) Beaucoup. En juillet et août, le film a dépassé, en nombre d'entrées à Dakar, plusieurs blockbusters américains projetés au même moment, comme Jurassic, F1 ou Superman. Chaque semaine, on m'appelait pour me dire : «tu les as encore battus». C'est un signal fort : un film africain, adapté d'un roman africain, qui trouve son public face à des productions internationales très puissantes. Pour les chiffres précis, nous communiquerons au moment opportun, une fois l'exploitation terminée. Les chiffres sont importants, mais ils doivent s'inscrire dans un cycle complet : diffusion, consolidation du film et équilibre économique, c'est-à-dire solder

les dettes et espérer un retour viable.

Qu'est-ce qui a suscité l'intérêt du public ?

Plusieurs choses ont été jouées. D'abord, un public qui savait que le film était en préparation et qui l'attendait. Ensuite, c'est un livre que beaucoup ont lu et aimé, avec lequel ils avaient déjà un lien émotionnel. Enfin, le film est sorti à un moment où les gens avaient soif de cinéma, envie de partager cette expérience ensemble.

Par-dessus tout, le film a été porté par des acteurs magnifiques, qui se le sont pleinement approprié. Qui ont interprété les personnages avec sincérité et profondeur. Leur engagement a créé un lien très fort avec le public, et c'est une immense joie pour moi.

Ce qui me réjouit particulièrement, c'est de voir les spectateurs venir en famille, entre amis, en groupe. Pour le cinéma sénégalais, c'est très important : ce n'est pas seulement un loisir individuel, mais une sortie collective. Une Si longue lettre a permis à beaucoup de renouer avec ce plaisir simple de découvrir un film ensemble, et c'est ça qui me touche profondément

Est-ce à dire qu'Angèle Diabang a trouvé la potion pour rentabiliser nos films ?

(Rires) Je ne sais pas si j'ai trouvé la potion ! Mais la manière dont le film est construit a su toucher le public. Dès le départ, je me suis dit que je ne voulais pas d'une narration compliquée. C'est un film que l'on peut montrer dans un collège ou un lycée, que des jeunes ou des enfants puissent comprendre, et qu'un professeur peut utiliser comme outil pédagogique. Pour cela, il fallait une narration simple, claire, mais forte en émotion. J'ai voulu rester humble, ne pas chercher à montrer que je suis une grande réalisatrice, mais juste aller droit au public que je voulais atteindre. Et le résultat me plaît, ceux qui regardent le film traversent un véritable chamboulement émotionnel. On rit, on s'indigne, on s'émeut, on est heureux, parfois triste... et on ressort avec l'envie d'en parler et d'inviter d'autres à le voir. C'était exactement ça mon objectif, créer une émotion partagée qui continue de circuler après la séance.

Est-ce que cette accessibilité n'a pas impacté l'aspect cinématographique du film ?

Non, pas du tout. On peut prendre l'exemple de Sembène et de Mambéty. Sembène utilise des narrations très simples : sujet, verbe, complément et pourtant, c'est extrêmement puissant. Mambéty, lui, propose une écriture beaucoup plus sophistiquée, mystique et artistique, qui demande parfois plusieurs visionnages. Cela signifie-t-il que les films de Mambéty sont «meilleurs» que ceux de Sembène ? Non.

Quand on parle du cinéma africain, Sembène reste la référence,

parce que son cinéma touche directement le public. Pour moi, c'est la question centrale : fait-on un film pour toucher un public, ou juste pour séduire une élite artistique ? Avec Un air de Kora (2019), j'ai expérimenté une écriture plus complexe. Avec Une Si longue lettre (2025), j'ai voulu faire un film simple, clair et accessible, capable d'être compris par des collégiens, des lycéens, des familles tout en restant riche en émotion et en profondeur.

Est-ce que se sera désormais votre approche cinématographique ?

Je ne sais pas encore. Chaque film appelle sa propre écriture. Dans Ma coépouse bien-aimée (2018), les deux actrices principales ne se parlent presque pas : on entend leurs voix intérieures, et la communication se fait de manière très subtile. Un air de Kora, c'était un autre exercice, plus expérimental. Pour Une Si longue lettre, le choix de la simplicité est lié au texte et au public, c'est un livre que beaucoup ont lu, un outil qui peut servir à l'éducation et à l'initiation au cinéma. Mon objectif était de réconcilier les jeunes avec la lecture, de toucher un large public, et de transmettre le message de Mariama Bâ sans complexifier inutilement la narration. Selon le sujet, la forme sera toujours différente, certains films seront poétiques, oniriques ou fantastiques, d'autres plus directs, mais toujours en lien avec ce que je veux partager.

Le film va-t-il finalement sortir en France ?

Oui ! Nous travaillons activement dessus. La sortie est normalement prévue pour mars ou avril.

Qui est-ce qui prend en charge la diffusion ?

C'est une distribution française.

Qu'est-ce qui explique le blocage de la sortie française ?

Au départ, ils ne voulaient pas du film. Ils pensaient qu'il ne marcherait pas, peut-être à cause de la thématique de la polygamie. Comme pour beaucoup d'étapes de ce film, il y a toujours eu des obstacles avant d'arriver au bout. Personne n'en voulait... jusqu'au succès africain. Une fois qu'ils ont entendu parler de l'engouement du public, ils se sont dit : mais c'est quoi ce film qui cartonne là-bas ? On avait mal jugé son potentiel.

Une Si longue lettre n'a pas été sacrée au Fespaco. Qu'est-ce qui n'a pas marché à Ouagadougou ?

Je ne m'attendais pas à obtenir un prix à Ouaga. J'étais surtout contente de montrer le film. Mais ce qui m'a surpris, c'est l'accueil massif : mes deux projections étaient pleines à craquer.

Quand Amélie et moi sommes arrivées à la deuxième projection, à la mairie de Ouagadougou, nous avons vu tellement de monde que nous nous demandions : mais pourquoi ont-ils organisé une autre manifestation en même

temps que notre projection ? Nous ne savions pas que tout ce public était venu pour le film. Amélie a alors sorti l'affiche pour leur montrer, et c'est comme ça que nous avons pu entrer. Pour moi, c'était déjà une belle récompense. Ce film était censé être «maudit», difficile à faire, et pourtant... le public l'a adopté.

Il ne faut pas oublier qu'il a reçu le prix de la meilleure interprétation féminine à Écrans Noirs au Cameroun, une magnifique reconnaissance pour Amélie. J'ai fait d'autres films très appréciés qui n'ont pas eu de prix, comme Yandé Codou, la griotte de Senghor (2008), et d'autres qui en ont eu, comme Sénégalaises et Islam (2007) ou Un air de Kora (2019). Mais ce qui compte vraiment, c'est que le public a montré qu'il y a quelque chose de qualitatif et profondément touchant dans Une Si longue lettre.

Qu'est devenu le film «Un air de Kora» ?

C'est la vie d'un film, deux ans après les festivals, il n'est plus programmé. Mais il avait beaucoup plu, voyagé, et a même été diffusé sur Canal+. Plusieurs personnes m'avaient proposé d'en faire une série ou un long métrage. Ce n'est pas parce qu'un court a marché qu'un long fonctionnera automatiquement, mais il y a vraiment de la matière dans «Un air de Kora».

Quand est-ce que ce film sera à l'affiche ?

Les acteurs me parlent souvent d'organiser une avant-première. Nous allons la faire au cinéma Pathé, pour les acteurs et les techniciens, afin de célébrer leur travail.

Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour positionner les films africains ?

Il faut repenser notre cinéma en pensant d'abord à nos publics. Trop souvent, nous faisons des films pour les festivals et distinctions, ce qui est important, mais pas suffisant. Ce qui attire l'attention à l'international, c'est un public solide.

Regardez Bollywood ou Nollywood : ils sont puissants parce qu'ils ont su construire un public fidèle. Une Si longue lettre a suscité l'intérêt parce que le public était là, malgré les doutes initiaux. Le vrai défi, c'est de créer une continuité et régularité : pas un film à succès tous les 10 ou 20 ans, mais un rythme qui montre qu'il se passe quelque chose ici. Même des films populaires comme Trois Lascars ou Marabout Chéri l'ont prouvé. Pour construire un cinéma fort, il faut des salles pleines, un retour sur investissement, et pas seulement des prix et sélections de festivals.

Et ça va certainement apporter de l'émulation par rapport à l'économie...

Exactement. Cette émulation peut encourager des investisseurs privés à se tourner vers le cinéma.

Comme au Nigéria, lorsqu'un film a un public assuré, une banque peut prêter de l'argent, sachant que l'investissement sera partiellement remboursé grâce aux entrées. Plus le public est engagé, plus le financement devient accessible, et plus l'industrie peut se développer.

Qu'est-ce que le cinéma représente pour vous ?

Pour moi, le cinéma est avant tout un outil de transformation sociale. Il sensibilise, éduque et peut faire évoluer le quotidien. Depuis 2000, la question des femmes est au cœur de mon travail, mais toujours de manière concrète et incarnée.

Je suis féministe dans mes actions, pas seulement dans les discours. Mon engagement se voit dans les projets que je choisis, les histoires que je raconte et les collaborations que je construis. Chaque film cherche à donner une visibilité aux femmes et à placer leurs expériences au centre de la narration.

Qu'il s'agisse de documentaires, de séries ou de fictions, chaque film de Karoninka Production a été pensé pour contribuer à l'évolution du Sénégal et de l'Afrique, et pour montrer que les femmes ont leur place dans l'histoire et dans la société. Mon engagement est réel, constant, et discret parfois, mais il dure depuis plus de 25 ans.

Est-ce que les politiques sont adaptées aux réalités du cinéma ?

Au Sénégal, avec le FOPICA, nous avons été précurseurs. Beaucoup de pays ont copié ce modèle pour créer leurs propres fonds. C'est un grand pas pour la politique culturelle, cela a permis de belles coproductions Sud-Sud et a renforcé l'image et la fierté des jeunes cinéastes.

Mais il reste des défis, trop de taxes, pas assez de financements, et des dispositifs encore insuffisants pour accompagner les producteurs sur le long terme. Il faudra trouver des allègements et des solutions pérennes pour que le cinéma africain se développe pleinement.

Quel bilan tirez-vous des 20 ans d'existence de Karoninka Production ?

Hamdoulillah, alléluia ! Ce n'était pas une marche facile. Il n'y a pas beaucoup de boîtes de production dirigées par des femmes qui ont tenu aussi longtemps. On peut citer Tabara Ly Wane ou Fatou Kandé...

Je remercie le ciel de pouvoir encore être là, après tant d'années, à continuer mon travail. Karoninka a porté des sujets divers et engagés, et a permis à de nombreux cinéastes de rester debout, de créer et de réaliser de beaux projets à travers l'Afrique. Je suis fière de ce parcours et de ce que nous avons contribué à construire pour le cinéma africain.

Interview réalisée par Sitapha BADJI